



University of California  
Berkeley Art Museum & Pacific Film Archive

## Document Citation

Title	[Rendez-vous de Juillet]
Author(s)	
Source	<i>Publisher name not available</i>
Date	
Type	book excerpt
Language	French
Pagination	185
No. of Pages	1
Subjects	
Film Subjects	Rendez-vous de Juillet, Becker, Jacques, 1949

d'autres moyens d'y arriver, elle couche, mais pas avec son fiancé. Notre ethnologue lui ne se couche pas, il franchit toutes les portes et finit par s'envoler avec son équipe. Entre-temps les uns ont joué du vieux jazz, les autres ont joué une pièce nouvelle, tout le monde a vingt ans, c'est 1945, ça n'est ni romantique, ni bohème, ni difficile, ni facile, c'est même plutôt chouette, on en rit, personne n'en pleure, même pas Nicole Courcel à la fin, qui voudrait bien pourtant. Elle essaie d'en avoir l'air. Les garçons s'en vont faire leur film documentaire en Afrique, leur acte. Vraiment rien d'extraordinaire.

Pour peu qu'on ait affaire à des obtus irréductibles, ou entendrait dire que Becker qui ne savait pas comment remplir son film l'a bourré avec des séquences où l'on voit l'orchestre de Claude Luter jouer au « Lorientais », ou une auto-amphibie rachetée aux surplus américains, mettre du bœuf dans son moteur et traverser la Seine, ou la scène, ils ne savent plus très bien les obtus. Car l'angle obtus ne s'ouvre qu'aux histoires, et attention, aux histoires qui tiennent debout.

Or cette histoire (à peine si c'en est une) de jeune homme, fils d'industriel et tout, qui pourrait succéder à son père à la tête de l'usine et qui préfère s'en aller photographier des nègres et jouer du tam-tam, et c'est bien fait pour lui si sa fiancée le trompe, parce qu'au moins c'est avec quelqu'un qui fait quelque chose, du théâtre, parce que ça c'est bien, c'est pas comme le cinéma, cette histoire ne tient pas debout. La preuve c'est que son père-industriel, il le lui dit à son fils que son histoire ne tient pas debout.

Et puis d'ailleurs et par-dessus le marché, ce n'est même pas l'histoire de ce jeune homme, il y a tous les autres, keskifon, on n'y reconnaît plus rien. Becker a toujours eu, et ça n'a fait que s'accroître, le goût des films difficiles. Et celui-là, absolument singulier dans sa décade, est très méconnu et très riche. Jamais on n'avait fait vivre comme cela, avec un tel don de vérité, une certaine jeunesse d'une époque donnée, sans tricher ni avec cette jeunesse ni avec l'époque, sans faire de la vérité un jeu faussé par les intentions ou la volonté de témoigner, sans la situer en finalité consciemment poursuivie.

C'est une vérité de grâce, née du regard fraternel de l'auteur (et non d'un regard d'entomologiste) une vérité d'auteur née une seconde fois de la beauté de l'œuvre et ne vivant, faut-il le dire, que de cette beauté, car, comme toujours, c'est vrai parce que c'est beau. La vérité qui ne reste qu'elle-même en traversant une œuvre est une fausse valeur, c'est même un faux tout simplement. Une vérité observée, source d'une œuvre, ne peut se retrouver vraie au terme de celle-ci que par la rencontre du beau qui la transfigure, lui donne une autre forme, donc la déforme. Il faut qu'elle devienne vision du monde ou bien on en reste au réalisme d'école, ou tombe de Balzac en Champfleury.

Mais le premier regard porté sur la réalité, s'il est une connaissance, c'est-à-dire si quelque chose naît en même temps que le regard prend les choses et les êtres, est déjà une promesse, une assurance pour la fiction qui suivra. Un film de Becker procède de ce regard ; pour lui, voir les choses c'est les prendre, les connaître, les caresser, les aimer.

Becker fréquenta le « Lorientais » où il allait rejoindre Sophie et Jean, et entendre une musique ressuscitant celle qu'il avait découverte lui-même vingt ans auparavant. Or ce qu'il a su montrer dans RENDEZ-VOUS DE JUILLET, c'est pourquoi on était heureux et transporté au « Lorientais » ; il a montré une joie partagée, un élan. C'est toute la beauté du film, elle participe de ce rythme, de cette pulsation, de ces harmonies que tissent très serrées, les instruments de l'orchestre de Claude Luter commémorant le bon-vieux-temps du jazz, dans le style de la Nouvelle-Orléans, de King Oliver et du Hot Five. Appels mêlés de la clarinette, du cornet et du trombone... et dans le groupe des jeunes gens du film, appels mêlés du jazz, pour tous, du théâtre pour les uns, de l'expédition africaine pour les autres, celle-ci n'ayant rien de commun avec les désirs d'évasion, la séduction des ailleurs, pour eux l'Afrique n'était pas l'île de Pâques.

RENDEZ-VOUS DE JUILLET s'achève parce que c'est le jour et l'heure de l'envol à l'aérodrome. Pour cette seule raison. Dans un film à système dramatique cet envol serait intervenu au premier tiers du film, il y aurait eu retour, retrouvailles avec les filles, difficultés résolubles entre Maurice Ronet et Brigitte Auber, drame entre Daniel Gélin et Nicole Courcel, etc. Avec Becker on a attendu le départ et on a regardé vivre. C'est un beau spectacle.

Dans EDOUARD ET CAROLINE il ne s'est rien passé du tout, ou il a failli se passer quelque chose. C'est « Bérénice » à rebours et sur le mode de la comédie : Edouard et Caroline ne voulaient aucunement se quitter, et ils ont failli... Le film : une soirée mondaine, vanités, snobismes, petites cruautés gratuites, et pour certains, malgré tout, les instants de la spontanéité, de la désinvolture ; pour Edouard et Caroline, dangers et menaces venant de ce monde dont ils se sont séparés moralement, matériellement aussi.

LE TROU, portera à son extrême difficulté l'esthétique beckerienne. Le livre était un récit d'évasion manquée. Le film est une description. Description d'un combat, pour reprendre le titre d'une nouvelle de Kafka. Mais l'univers de Becker est totalement étranger à celui de Kafka. Ce n'est pas un combat avec l'ange, ni avec la bête, le monstre social, l'absurde. C'est un vrai combat d'homme contre le béton et contre le temps, pour une liberté qui ne se discute pas, une liberté sans problématique, une liberté élémentaire. Un combat réglé comme une mécanique. Et il y aura un grain de sable, on ne sait pas très bien ; on ne sait jamais très bien avec les mécaniques.